



Inès de Kertanguy

UN DERNIER TOUR DE VALSE

roman

UN DERNIER TOUR
DE VALSE

DU MÊME AUTEUR

Romans

Les Héritiers de Kervalon, Paris, Albin Michel, 2013 ; « Le Livre de poche », 2015

L'Eau glacée de la rivière, Paris, Hugo, 2012

J'ai douze ans... et je vis enfermé dans la soupente, Paris, Hugo, 2010

La Griffes du Diable, Paris, Éditions du Rocher, 1990

L'Été éclaté, Paris, Éditions du Rocher, 1989

Biographies

Madame Vigée Le Brun. Amie et portraitiste des reines, Paris, Perrin, 1994 ; rééd. Tallandier, 2015

Madame Campan. Première femme de chambre de Marie-Antoinette, Paris, Tallandier, 1999, rééd. 2013

Léonora Galigai. L'âme damnée de Marie de Médicis, Paris, Pygmalion, 2005

La Reine mère d'Angleterre, Paris, Tallandier, 2000

INÈS DE KERTANGUY

UN DERNIER TOUR
DE VALSE

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2016.
2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-2101-787-0

À mon frère Loïc qui me protège
et qui répond toujours présent lors des moments difficiles.

À ma petite Lorine avec mes vœux de bonheur réitérés.

« Je regarde avec effroi la responsabilité qui va peser sur moi,
et cependant j'accomplis ma destinée...
À la veille de monter sur un des plus grands trônes d'Europe,
je ne puis me défendre d'une certaine terreur ;
la responsabilité est immense...
J'ai accepté cette grandeur comme une mission divine. »

EUGÉNIE DE MONTIJO.

« Je crois que, de temps en temps, des hommes sont créés,
que j'appellerais providentiels, dans les mains desquels
sont remis les destinées de leur pays.
Je crois être moi-même un de ces hommes. »

NAPOLÉON III.

J'avais ouvert un œil et laissé mes pensées vagabonder, quand je me rappelai que nous étions le 25 mai, jour anniversaire de la mort de mon fils aîné. D'un coup, mon cœur se serra. Chaque année, depuis vingt-cinq ans, je faisais donner une messe pour le repos de son âme en la petite église de mon village. Pour cela, je devais quitter Paris et monter dans la confortable berline de voyage tirée par quatre chevaux pour me rendre dans ma propriété située dans le beau pays de Loire. Je serais accompagnée de Charlotte, ma dame de compagnie, et de Valentine, ma petite-fille.

Je poussai un soupir et réfléchis jusqu'à ce que j'entende la grosse horloge de parquet, placée tout au fond du couloir, sonner la demie de sept heures. Je tendis l'oreille, sachant que je n'allais plus tarder à percevoir les pas de Minette, la plus jeune de mes femmes de chambre. En effet, quelques secondes plus tard, je vis sa silhouette gracile se glisser par l'entrebâillement de la porte et, tout de suite derrière, celle de la précieuse Charlotte. L'étau se desserrait. Minette déposa le plateau du petit déjeuner sur le guéridon, puis alla repousser les volets : gicla un rayon de soleil qui se coucha sur le parquet tel un chien aux pieds

de son maître. Tandis qu'elle regagnait la porte, Charlotte me dédia un de ces sourires teintés d'âme qui m'avaient conquise dès notre première rencontre.

La voiture était chargée. Prudent, le cocher ne poussait pas les chevaux. Nous roulions depuis une bonne heure et Paris était déjà loin derrière nous. J'écoutais d'une oreille distraite converser Valentine et Charlotte. Ma petite-fille était si jolie dans sa robe blanche dont la large ceinture soulignait une taille fine et souple. Sur ses cheveux blonds était posé un canotier. Dans un visage encore arrondi par l'enfance, ses yeux brillaient. Malgré cette date du 25 mai, Valentine se montrait d'humeur primesautière. La jeunesse a ceci de particulier qu'elle sait mettre de côté ses chagrins, alors qu'à mon âge les peines imprègnent l'âme de façon indélébile, marquant durablement les mémoires et les visages.

Vers quatre heures, les chevaux, mis au pas, passèrent le portail, prirent l'allée bordée de marronniers en fleur. La lourde voiture stoppa devant les marches de l'élégante façade XVIII^e percée de hautes fenêtres. Les chevaux hennirent, leurs robes étaient couvertes d'une écume blanche. Le palefrenier se précipita au-devant de nous. Il ouvrit ma portière, descendit promptement le marchepied. La vue de ce brave homme me fit du bien et je retrouvai pour quelques instants un peu de légèreté.

« Merci, Gustave ! Tout va ? »

– Toujours, madame la comtesse, quand nous avons la joie de vous avoir parmi nous. »

Une fois mes deux pieds posés sur le sol de Touraine, je me retournai pour admirer le parc, son étang, ses lon-

gues allées où j'avais tant aimé faire du cheval avec mon mari et mes deux fils. Et la bonne vieille douleur revint m'empoigner jusqu'à me couper le souffle.

« Madame... ? »

– Ce n'est rien, la chaleur... Allons au salon, il fera plus frais. »

J'étais assise dans mon fauteuil, face à une des portes-fenêtres qui donnaient sur le parc, quand Valentine et Charlotte me rejoignirent.

« Grand-mère, il fait beau, viendriez-vous faire quelques pas ? »

– Je suis un peu lasse... »

Charlotte tendit sa main à Valentine.

« Eh bien, allons ! Je serais heureuse de profiter de cette belle fin de journée. Je prends mon ombrelle et je suis à vous. »

Je les vis franchir le seuil ; l'une avait la silhouette longue et svelte, l'autre un peu plus replète mais encore alerte. Charlotte avait une bonne vingtaine d'années de moins que moi et avait dépassé la cinquantaine... J'étais donc si vieille ? Je cherchai mon reflet dans le miroir posé au-dessus de la commode. J'aperçus une femme assise bien droite dans sa robe grise. Cette dame comme il faut, c'était donc moi ? Ni grosse ni mince, ni grande ni petite, avec encore un certain maintien. Les admonestations de ma mère – « Tiens-toi droite ! Marche la tête haute ! » – avaient donc fini par porter leurs fruits. Dans mon enfance, je n'avais pas été aimée, mais dressée comme un caniche de salon.

La nuit fut ponctuée de veille et de somnolence. Au petit matin, on me servit un thé. Je fis la grimace. Je n'aimais pas cette habitude venue d'outre-Manche d'en boire à toute heure. J'aimais le chocolat onctueux et mousseux à souhait, sucré juste comme il faut, pas ce pipi de chat aux reins fatigués. Mais, communion oblige, je devais rester à jeun. J'avalai le breuvage en me pinçant le nez et m'apprêtais à quitter mon lit quand Charlotte entra dans ma chambre.

« J'ai fait sortir vos voiles de deuil et votre robe noire. Cet hiver vous avez perdu un peu de poids, voulez-vous l'essayer au cas où il y aurait des retouches à faire ?

– Ce n'est pas la peine, je ne serai pas une gravure de mode mais au moins serai-je à l'aise. Il fait beau et la journée promet d'être chaude... J'espère qu'il n'y aura pas trop de monde pour le service religieux. »

Sur la place du village, mon fils Cyprien m'attendait. Habillé d'un frac sombre et coiffé d'un haut-de-forme, il avait de l'allure. Il se précipita à ma rencontre, m'aida à descendre de voiture, puis alla embrasser sa nièce Valentine.

Dans l'église se trouvaient quelques voisins, des fidèles domestiques ou encore des paysans qui vivaient sur nos terres. La messe fut rapide. D'année en année, notre pauvre curé avait du mal à se renouveler et cela tombait bien car je craignais les sermons interminables. Nous sortîmes au son de l'harmonium. Sur le parvis, je serrai quelques mains, puis je pris place dans la voiture.

De retour au château, Cyprien et Valentine voulurent faire le tour de l'étang. Je les attendis assise sur mon banc préféré, situé dans la grande allée et à l'abri de l'ombre

majestueuse des arbres. Si le plus dur était fait, la journée n'était pas finie. Après le déjeuner, mon fils et moi avions un dernier rendez-vous avec la police pour faire le point sur notre affaire. Elle continuait ses investigations, mais tant d'années s'étaient écoulées depuis le drame que je ne me faisais plus guère d'illusions ; elle n'aurait certainement rien de neuf à m'apprendre.

Vers trois heures, le valet vint m'avertir qu'ils étaient arrivés. Malgré moi, je tressaillis. Cyprien me donna le bras. Ensemble, nous nous rendîmes au petit salon où trois hommes nous attendaient. Je les priai de s'asseoir et leur fis servir du café. Enfin, comme un rituel, je leur posai la fameuse question :

« Quoi de neuf, messieurs ? »

Le plus gradé, chauve au visage rond, prit la parole :

« Madame la vicomtesse, nous avons une piste que je pourrais qualifier de solide. »

Surprise, je sursautai.

« Pouvez-vous nous donner quelques explications ?
questionna Cyprien.

– Certainement. Nous venons d'arrêter un homme d'une quarantaine d'années, petit malfrat sans envergure et connu de la police pour différentes affaires de vol. Nous l'avons longtemps "cuisiné", comme nous disons dans notre jargon...

– Et alors ?

– Eh bien, les révélations qu'il a faites nous ont étonnés... »

Je bouillais d'impatience devant ce verbiage inutile et coupai court :

« Venons-en au fait, je vous prie !

– L’homme nous a révélé avoir partagé sa cellule avec un dénommé Marc Guerré... Celui-ci se serait vanté d’avoir assassiné, puis détroussé, un jeune homme un soir de la fin mai 1871, rue du Louvre. »

Cyprien fit un bond.

« Êtes-vous certain de ce que vous avancez ?

– Nous sommes à la recherche de ce Marc Guerré et, comptez sur nous, monsieur le comte, nous le coincerons !

– Bien, dis-je, j’entends que vous nous avertissiez dès que vous aurez du nouveau. » Je me levai pour mettre fin à la séance. « Bonne après-midi, messieurs, mon fils vous raccompagnera. Nous comptons sur votre célérité. »

Assise dans la bergère qui me faisait face, Valentine prit une grande inspiration et se lança :

« Grand-mère, depuis que vous avez reçu ces messieurs de la police, je sais que vous me cachez quelque chose. Mais je ne suis plus une enfant et j’ai le droit de connaître la vérité ! »

Bien que, de longue date, je m’étais attendue à cette revendication, je fus prise de court. « Nous y voilà », me dis-je.

« Bien, que veux-tu savoir ?

– Tout ! Et en premier lieu ce que les policiers vous ont appris.

– Il est bien tard pour entamer une conversation de cette importance.

– Grand-mère, dites-moi au moins de quoi il s’agit...

– Soit. »

Je vis alors comme une étincelle passer dans les yeux de ma petite-fille. Je ne lui avais jamais dissimulé qu’elle était

orpheline. Je lui avais révélé le secret de sa naissance, mais par bribes, pour ne point la blesser. Et je savais qu'un jour elle exigerait des comptes.

« Les policiers ont arrêté un homme qui affirme avoir été en prison avec l'assassin de ton père. Depuis, ils le recherchent et m'ont promis de m'avertir s'ils mettaient la main dessus. »

Valentine se leva, et, retrouvant une attitude de petite fille que je lui connaissais bien, elle s'assit au pied de mon fauteuil, se pelotonna contre mes jupes et posa sa tête sur mes genoux.

« Nous serons plus fortes, grand-mère, pour attendre cette nouvelle à deux. Il ne faut plus que vous portiez ce poids toute seule. »

Je souris en caressant ses boucles blondes. Comment lui expliquer que ce chagrin faisait partie de moi au point que je le gardais jalousement ? C'était une si longue histoire.

Après une nuit de réflexion je décidai de rédiger mes souvenirs, même si je redoutais ce face-à-face avec moi-même. Pour ma petite-fille je le devais. Comme je me devais de lui dire ce que je savais de sa famille et de son père qu'elle n'avait pas connu. Ce récit serait pour elle un legs précieux. Une sorte de testament qu'on lui remettrait après ma mort.

Je me levai pour aller m'installer au bureau. Après avoir trempé ma plume dans l'encrier, j'écrivis :

Tours, le 26 mai 1896

Château de Lencelle

À ma petite-fille Valentine de Lencelle

I

Un chemin aride

Table

I. Un chemin si aride.....	19
II. Le Second Empire.....	151
III. Une étoile qui se ternit.....	263
Épilogue.....	407
Bibliographie	413